

Nerval, Vienne

Où l'on voit Gérard de Nerval, à Vienne, dans un *gastoffe*, manger des saucisses, écrites « wurschell », avec du raifort râpé, boire un mélange de vin blanc et de vin rouge et même le trouver agréable – faire le cicérone, raconter des anecdotes vives, façon XVIIIe, dont il croit voir dans Vienne le reflet etc... et puis il y a un point de bascule, impossible à situer ; on ne sait pas ce qui se passe *vraiment* à Vienne, en dehors du racontable : ce point se situe après, dans l'alchimie transformant le souvenir en texte ; il est dans la coupure de sens dans *Pandora* ; il laisse des traces dans *Aurélia*. Tout est là, chez Nerval, dans la transition. Mais il n'y en a pas.

Nerval, Vienne. Un point dans le temps, au cœur du XIXe siècle bourgeois, visité de nostalgie de l'ancien. Un point fictif, puisqu'il se trouve intégré par le même Nerval dans son *Voyage en Orient*, alors que, si un certain Gérard Labrunie, dit « de Nerval », a bien séjourné quelques mois dans un lieu nommé « Vienne », envoyé par le gouvernement de Louis-Philippe pour une obscure mission officieuse, son voyage en Orient réel n'a lieu que plusieurs années après. Pourtant nous lisons : « Je pars pour Vienne, d'où j'espère gagner Constantinople en descendant le Danube. J'ai vu Saltzbourg, où naquit Mozart et où l'on montre sa chambre chez un chocolatier. La ville est une sorte de rocher sculpté, dont la haute forteresse domine d'admirables paysages. Mais Vienne m'appelle, et sera pour moi, je l'espère, un avant-goût de l'Orient. » Oui, vu de Paris, Vienne est situé en Orient, comme Venise pour Marcel Proust. En réalité, il rentrera à Paris au bout de quatre mois, fauché comme les blés.

Rien n'est vrai, alors ? Si, tout est vrai. La poésie est le réel absolu. Plus une chose est poétique, plus elle est vraie.

Il n'est pas certain que Nerval sût très bien l'allemand. Sa traduction du premier *Faust* de Goethe, faite à vingt ans, est moins une traduction qu'une brillante interprétation, annonçant l'écrivain à venir ; dans sa traduction d'un article du chroniqueur viennois Saphir sur la pianiste Marie Pleyel, il laisse en blanc les mots et les expressions qu'il ne comprend pas. À Vienne, il ne comprend rien à ce que disent les gens, donnant la faute au dialecte du lieu, « je n'entends que fort peu le patois qui se parle à Vienne ». « Nix », lui dit une grisette qu'il a

raccompagnée, et dont il voudrait obtenir davantage de faveurs, « elle m'a répondu : *nicht* ! ou, si tu veux, *nix* ! avec un accent résolu qui m'a fait penser à l'invasion de 1814 », nix, oui, on l'entends ici à tout bout de champ, mais cela ne veut pas dire « non », « ne... pas », *nicht*, mais « rien », *nichts*. Rien du tout, pas touche, non mais, lui dit la belle, nix, ce qui est à la fois péremptoire et définitif, mais aussi très léger, « ici les femmes font très peu de cas d'elles-mêmes et de leurs charmes, car il est évident que cela est commun comme les belles fleurs, les beaux animaux, les beaux oiseaux... » ; en écrivant ces phrases, je les vois passer, ces fleurs, ces biches, ces oiseaux, « tu n'imagines pas ce qu'il y a d'extraordinaire à rencontrer à tous moments dans les rues des filles éclatantes et d'une carnation merveilleuse qui s'étonnent même que vous les remarquiez »... il a raison. Pas de « race » bien sûr, ici les peuples se sont plus mélangés qu'ailleurs mais, indéniable, insistant, récurrent, un siècle et demi après le passage de ce petit Français bizarre, un *type* indescriptible de Viennoise...

Un seul temps, un seul lieu, un seul écrivain ? Dans la roseraie, les ombres s'allongent un peu et la lumière se fait plus intense, mon champ de vision se compose de couches innombrables étagées du proche au lointain, imbriquées les unes dans les autres, comme un souvenir, le réel mille-feuilles. Je suis Gérard de Nerval. Mais il n'y a pas que les femmes. Je considère tous les passants (j'ai changé de banc et de parc, la lumière est encore plus intense) comme s'ils venaient de très loin, ils viennent de très loin, avec la tendresse de celui qui vient de loin. Des millénaires descendent vers les lointains, comme des orages.

Qu'est-ce qui est visible ? Il loge à Vienne « chez des blanchisseuses » dans le quartier de Leopoldstadt, le faubourg le plus proche de la Ville, quémande constamment de l'argent à son père, en essayant de le convaincre qu'il est bien reçu partout et qu'il *travaille*, « cher papa », sa deuxième lettre, bourrée d'autojustifications, fait vaguement penser à la *Lettre au père* de Kafka... il dit bizarrement que « l'Autriche est la Chine de l'Europe », trouve à Vienne un côté provincial, on n'y pense « qu'à manger et à danser ». Pas difficile, il boit dans une auberge « un mélange de vin blanc et de vin rouge », qu'il apprécie. Il va dans les salons, fait un peu le dandy, ne sait pas danser la valse, ce qui en ce lieu est un handicap certain. Il rend visite au célèbre dramaturge et modeste fonctionnaire Grillparzer, assiste à des pièces de Raimund et Nestroy...

À l'ambassade de France, qui était alors sise au palais Starhemberg, il rencontre Liszt, la pianiste Marie Pleyel, maîtresse du précédent, qui servira plus tard de modèle à son personnage Pandora dans l'ouvrage éponyme, et aussi son confrère, l'ambassadeur de France en personne, le marquis de Sainte-Aulaire, lui-même traducteur du *Faust* de Goethe. Il y

assiste à des concerts, joue à des charades ; un jour, énervé, il part brusquement après avoir, de rage, renversé un paravent. On le voit au Kohlmarkt, à l'Opéra, rue Tabor où il habite... On peut lire sa correspondance, « Les amours de Vienne » et leur suite dans *Le Voyage en Orient*. Au fond rien de bien extraordinaire, rien qui sorte de l'anecdote.

Mais voilà une phrase : « Mon corps était emporté sans souffrance par un courant vif-argent qui me transporta jusqu'au cœur de la planète. » Rien que ça. C'est dans la première *Aurélia*, sans doute écrite en 1841, un an et demi après son séjour à Vienne, dans la clinique du docteur Blanche à Picpus. Ce moment (*Nu*, dirait maître Eckhart, tiens, ça sonne presque comme *mu* en japonais, le vide creuset de toutes choses) a lieu dans le parc du château de Schönbrunn. Schönbrunn, lieu de la disparition cabalistique ? *Zimzum* ? Le réel retourné, dans son envers... Voici l'endroit : « Le pavillon de Marie-Thérèse, situé sur une colline qui déroule à ses pieds d'immenses nappes de verdure, est d'une architecture toute féérique, et à laquelle je ne puis rien comparer. Composé d'une longue colonnade tout à jour, et dont les quatre arcades du milieu sont seules vitrées de glaces pour former un cabinet de repos, ce bâtiment est à la fois un palais et un arc de triomphe. Vu de la route, il couronne le château dans toute sa largeur et semble en faire partie, parce que la colline sur laquelle il est bâti élève sa base au niveau des toits de Schoenbrunn. » etc... Sage description, destinées aux journaux parisiens, reprise dans « Les Amours de Vienne »... rien, presque rien ; et ça continue comme ça, dans un style de *Baedeker*.

Est-ce bien là que le corps de Nerval est, nous avons bien lu, *transporté jusqu'au cœur de la planète, sans souffrance, par un courant vif-argent* ? Peut-il s'agir du même lieu ? Et pourtant ; treize ans après, à Passy, dans la clinique du docteur Blanche fils du précédent, Nerval écrit la suite de ses « Amours de Vienne » : c'est *Pandora*. Il est déjà passé *de l'autre côté* ; le souvenir de Vienne s'est mué en un précipité d'où émergent des flashes de figures et de lieux, mêlés à d'autres souvenirs, fondus dans le délire ; or, au milieu de ce flux chaotique, Schönbrunn apparaît encore : « ... j'ai promené mes rêveries sur les rampes gazonnées de Schoenbrunn. J'adorais les pâles statues de ces jardins que couronne la *gloriette* de Marie-Thérèse et les chimères du vieux palais m'ont ravi mon cœur pendant que j'admirais leurs yeux divins et que j'espérais m'allaiter à leurs seins de marbre éclatant. » En lisant vite, on pourrait voir une nouvelle séquence charmante, un peu précieuse, « ravissante », comme Nerval a su en faire ; mais non, il faut lire à la lettre : c'est le « cœur » qui est « ravi », comme le « corps » est « emporté », « transporté », c'est bien la même extase, c'est bien le même lieu.

Que se passe-t-il ? A-t-il aperçu, ramassés en quelques minutes étincelantes, les événements les plus vastes, à la vue de ces pierres grises ? Il y a une autre version : « J'ai pleuré devant les statues sur les rampes gazonnées de Schönbrunn, j'ai placé là mon frère et ma mère et ma grande aïeule Maria Térésa !... » Gérard tout à coup est le frère de l'Aiglon, le fils de Sophie de Bavière, qui a été une mère ou une grande sœur très aimante pour le duc de Reichstadt, privé de mère. Gérard arrive à Vienne en novembre 1839, le 29 de ce mois est la date anniversaire de la mort de sa mère, la vraie, quand il avait deux ans. Il déprime ; « je suis un peu fatigué » écrit-il à son père. On ne sait s'il bascule là, dans le parc de Schönbrunn où, maintenant, déambulent des petits groupes de touristes chinois, ou bien plus tard, dans le moment de l'écriture. Je pense qu'il chute là, silencieusement, après il ne cesse de chuter pendant des années, accomplissant le passage dans l'autre monde et retour, rêve et réalité de plus en plus tissés ensemble, jusqu'à ce qu'un jour il ne revienne pas. Après son séjour à Vienne, il a une crise nerveuse ; « Moi, je descends de Napoléon, je suis le fils de Joseph Bonaparte, frère de l'Empereur, qui reçut ma mère à Dantzig », déclare-t-il à son ami Alexandre Weill, venu le visiter à Picpus, qui s'empresse de noter ces propos inquiétants. Un seul être dans tout – et tout dans un seul être.

Je ne sais pas. Je redis à voix haute le fragment inédit d'*Aurélia* : « Mon corps était emporté sans souffrance par un courant vif-argent qui me transporta jusqu'au cœur de la planète. » Je le dis encore, et glisse à la surface transparente de ce diamant. D'autres phrases me viennent, « voilà que des horizons bleus – des hauteurs de mon ancienne béatitude un frisson de crépuscule – et d'un seul coup se déchira le lien de la naissance – vint l'entrave de la lumière... »

Le récit, lui (ce texte imprimé nommé *Pandora*), a basculé. « J'étais en train d'avaler quelques pépins de grenade. Une sensation douloureuse succéda dans ma gorge à cette distraction. Je me trouvai étranglé. On me trancha la tête qui fut exposée à la porte du sérail, et j'étais mort tout de bon, si un perroquet passant à tire-d'aile n'eût avalé quelques-uns des pépins de grenade que j'avais rejetés. » Non, ce n'est pas imité d'Hoffmann, c'est *vrai*.

Attention, danger de mort, une femme peut en cacher une autre. Derrière Pandora, il y a Aurélia. Derrière Aurélia, il y a Adrienne. Derrière Adrienne, il y a Marie, Jenny. Et derrière la mère morte, la jeune fille du bal, l'actrice, l'archiduchesse, la pianiste, il y a Angélique, Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Julie d'Étanges, Manon Lescaut, Isis, la Lorelei... les dames du temps jadis.

Imaginons. Au bout des quatre mois, Nerval ne rentre pas à Paris. Il reste à Vienne, peut-être pour mener à terme certaines aventures commencées, Kathy la blonde, Vhahby la Tchèque, et pourquoi pas Marie la Belge, et surtout parce qu'il s'y sent bien, délicieusement étranger. Il vivote en donnant des leçons de français, continue à donner des articles pittoresques à *La Revue de Paris*, *La Sylphide*, *L'Infini*... il n'aboutit pas dans ses idylles, mais finit par épouser une jolie couturière de Styrie, blonde elle aussi, « il n'y a presque ici que des blondes ». Il n'écrit pas *Aurélia* ; il n'écrit pas *Pandora* ; il n'écrit pas non plus *Le Voyage en Orient*, où il ne mettra jamais les pieds (son Orient s'arrête à Vienne, qui en est la porte, et quelques excursions à Brünn, Budapest, Prague) ; un ouvrage de lui portant le titre *Les Excentriques* voit le jour, sensiblement différent des *Illuminés* que nous connaissons. On ne sait pas s'il est heureux et s'il a beaucoup d'enfants, mais on ne trouve nulle trace d'internement dans les archives des maisons spécialisées ; au bout d'un certain temps, il obtient même un poste d'enseignement à l'université, où il est estimé pour son sérieux, sa modestie et sa connaissance de la littérature médiévale. Baudelaire n'existera donc pas, ni Rimbaud, ni Lautréamont. Les lignes suivantes : « ... il me semblait voir une chaîne non interrompue d'hommes et de femmes en qui j'étais et qui étaient moi-même ; les costumes de tous les peuples, les images de tous les pays apparaissaient distinctement à la fois, comme si mes facultés d'attention s'étaient multipliées sans se confondre, par un phénomène d'espace analogue à celui du temps qui concentre un siècle d'action dans une minute de rêve » ne sont pas écrites. Ni, par conséquent, celles-ci : « Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient... je devins un opéra fabuleux... à chaque être, plusieurs autres vies me semblaient dues ».

Pourtant ces vers éblouissants, désormais célèbres, existaient déjà, plusieurs années avant sa venue à Vienne :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets !

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit...
C'est sous Louis treize ; et je crois voir s'étendre
Un coteau vert, que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coin de pierre,

Aux vitraux peints de rougeâtres couleurs,
Ceints de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue... et dont je me souviens !

Existaient déjà ses traductions de Goethe, Heine, Jean Paul... et bien d'autres traductions françaises des mêmes, et de Novalis, Hoffmann, Kleist... Madame de Staël, la bonne marraine à tous, avait écrit son *De l'Allemagne*... Un Baudelaire un peu différent, alors ? Non, c'est unimaginable... Reprenons. Gérard est bien rentré à Paris, accomplissant la fin du voyage à pied, il verra Constantinople, Beyrouth, Le Caire, il écrira *Les Filles du Feu*, *Aurélia* et *Pandora*, et il se pendra rue de la Vieille-Lanterne, comme il est écrit.

J'en suis là. Le clapotis du jet d'eau sur la vasque, dans laquelle barbote un corbeau ; une femme pousse un landau et disparaît derrière le bosquet. C'est l'automne. Comme une illusion de courants contraires sur un fleuve, les corbeaux dans le ciel de Vienne, au-dessus du jaune *schönbrunn* de l'impériale façade, croisent la course des nuages lumineux (dans tous les ciels du monde, parfois, ce cobalt intense qui accompagne les couchants). Je pense à Gérard, ravi au même endroit, emporté sans souffrance par un courant vif-argent au cœur de la planète. Peut-être fais-je complètement fausse route, en voulant voir dans la rupture du récit dans *Pandora* un signe décisif ; je n'ai à disposition qu'une vieille édition des œuvres de Nerval en Pléiade, très insuffisante. Il existerait une *Pandora* complète, que de patients bénédictins ont récemment reconstituée, en recollant les morceaux éparpillés et rajoutant les feuillets inédits du manuscrit dit « Clemens ». J'ai commandé l'ouvrage ; j'attends de le lire pour modifier mes propos ou carrément jeter ce texte à la poubelle.

Nerval, Vienne. Ce n'est pas de « souvenirs » qu'il s'agit. Bien sûr on peut suivre ses traces dans les endroits de la ville, au parc de Schönbrunn où je suis en train d'écrire ceci (au milieu du parterre, tel un ananas géant, un palmier, comme ceux qu'on imagine traversant le rêve dans *Pandora* ; décor sur lequel défilent les touristes, à l'instant quatre Japonaises, un vieux penché qui se hâte – vers où ? une mère et sa fille, et ça continue, entre ces deux points fixes : moi, impassible comme une caméra d'Ozu, et le palmier) ; ce parc où, mais c'est moi qui l'imagine à partir d'une phrase, Nerval s'abîme dans le temps.

Non, il ne s'agit pas de vérifier ses rencontres et ses itinéraires, certains l'ont fait, notamment l'érudit jésuite Jean Guillaume, qui s'est acharné sur les moindres détails avec une patience de fourmi, ce qui n'empêche pas un lecteur, probablement viennois, de noter regeusement au crayon en marge d'un de ses livres savants que « la Porte Rouge ne peut pas se trouver de ce côté », non peut-être, mais que me chaut. Certes, on peut s'amuser à cela, et même, pourquoi pas, illustrer les endroits avec des photos, je crois qu'il existe un livre portant un titre semblable à celui du présent texte, dans une série du genre « promenades littéraires dans une grande ville européenne »... non, nous ne faisons pas de tourisme.

On s'en fout, du visible. De « Vienne ». Les objets nous empêchent de voir, disait un peintre. Les hommes vont des chemins divers. Qui les suit et compare verra naître d'étranges figures ; des figures qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on aperçoit partout : sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux gelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les lumières du ciel, sur les disques de verre et de poix touchés et frottés : dans les limailles autour de l'aimant, et les étranges conjonctures du hasard... On y pressent la clef de cette écriture merveilleuse et sa grammaire ; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme et semble se refuser à devenir une clef plus haute.

Si donc il y a une chose à vérifier, c'est bien la phrase : « Mon corps était emporté sans souffrance par un courant vif-argent qui me transporta jusqu'au cœur de la planète. » Vérifier, mais par quel moyen ? Et que s'agit-il exactement de vérifier ? Si Gérard, un jour d'hiver 1839, à Vienne (ou en 1841, au moment de l'écrire), a *vraiment* disparu ? Kirilov a-t-il vraiment vécu dix secondes d'éternité ou un massacre de ses neurones à coup de décharges électriques ? Gérard est-il vraiment, à ce moment, le frère de l'Aiglon, ou bien est-il tout simplement fou, et même pire : écrivain ? Il n'est pas indifférent de se poser bêtement la question. La lecture de tout Nerval, de toute littérature en dépend, par exemple de cette autre phrase : « Du moment que j'avais cru saisir la série de toutes mes existences antérieures, il ne m'en coûtait pas plus d'avoir été prince, roi, mage, génie et même Dieu, la chaîne était brisée et marquait les heures pour des minutes » (préface aux *Filles du feu*), ou de cette autre, célèbre : « Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. » (début d'*Aurélia*). Est-ce de la littérature, ou bien *autre chose* ?

La même question, posée autrement : les crises mentales chez Nerval sont-elles des accidents décisifs pour la création de ses chefs-d'œuvre ? Car le rêve, la réincarnation, les archétypes, l' « amour fou », tous les grands thèmes de Nerval sont en place avant la première crise, le fantastique et la folie sont déjà des *sujets*, largement inspirés par le romantisme allemand, qui lui-même recueille les grandes pensées de l'analogie universelle, pythagorisme, gnose, néoplatonisme, cabale, alchimie, illuminisme. Nerval est un écrivain de son temps. Mais s'il devient Nerval pourtant, cela se passe là, à Vienne et un peu après, dans la clinique de Picpus, quand il jette sur des feuillets ce qui sera la matrice de *Sylvie*, *Pandora*, *Aurélia*. Quand, comment s'opère le passage, nous n'en savons rien. La magie qui émerge, elle est dans le style, où il n'y a jamais rien de trop. Pour dire le délire ou le rêve, il n'écrit pas autrement que pour livrer ses impressions sur un paysage ou un monument. Il s'agit toujours de descriptions presque cliniques, de compte-rendu ; il ne cesse d'être le chroniqueur de ce qui, tout bonnement, est. Quant à la folie, elle reste extérieure à l'œuvre. Nerval, comme Van Gogh, crée *malgré* la folie, contre elle.

J'ai reçu plus tôt que prévu le livre sur la genèse de *Pandora*, pas de révélation par rapport à l'édition du père Guillaume que j'ai consultée entretemps. Les feuillets « Clemens » mystérieusement apparus correspondent à l'édition de 1854, dans la revue d'Alexandre Dumas *Le Mousquetaire*, de la première partie de *Pandora* ; la seule chose intéressante qu'on apprend, c'est que Nerval s'était finalement décidé pour le titre complet *Amours de Vienne ; Pandora*. La grande découverte, qui remonte à plus de quarante ans, revient au père Guillaume, qui avait su reconstituer le texte en retrouvant dans les deux lots de manuscrits à disposition la partie manquante, avant la phrase : « De colère je renversai le paravent ». Nous avons donc affaire à un récit complet ; pas de rupture ; pas d'écriture en situation de folie. Je dois chercher ailleurs : dans *Aurélia*.

Mais c'est vite fait. La phrase en question, qui n'a pas été reprise dans la version ultérieure, fait partie d'un ensemble qui est manifestement le récit d'un rêve. D'abord, un passage raturé indique le lieu : « Je me vis ensuite transporté à Vienne dans le palais de Schoenbrunn. » Cela continue ainsi : « Il me sembla, pendant la nuit, que je me trouvais précipité dans un abyme qui traversait la terre... Mon corps était emporté sans souffrance par un courant vif-argent qui me transporta jusqu'au cœur de la planète... À mon réveil je fus enchanté d'entendre répéter de vieux airs du village où j'avais été élevé. » Mais qu'importe que l'événement advienne en rêve, et non sur les lieux réels ? La phrase est écrite, elle est vraie.

Nerval écrit, douze ans plus tard, dans l'*Aurélia* publiée : « je crois que l'imagination humaine n'a rien inventé qui ne soit vrai, dans ce monde ou dans les autres ; et je ne pouvais douter de ce que j'avais vu si distinctement. »

Encore vingt-quatre ans plus tard, en avril 1877, Rimbaud part pour Vienne ; il est dévalisé par des malfaiteurs, expulsé par les autorités autrichiennes, rejoint la France à pied, comme Gérard naguère. Il a déjà renoncé depuis longtemps à la littérature.

L'art d'écrire des livres n'est pas encore inventé.

Friedrich von Hartenberg (traduit par Jean-Michel Lou)

Texte initial : *L'Infini* n°122, printemps 2013